

et la mer bouleversée. Les vagues paraissaient galoper au loin comme une multitude de chevaux lancés, crinière au vent, à l'assaut de quelque fortification.

Toute une journée nous attendîmes que le calme revînt. Or, voici que vers neuf heures du soir la nature s'apaise et rentre dans le repos. Nous levons le campement et nous partons. Peu à peu l'obscurité descend sur la mer et les étoiles s'allument au firmament qui en est tout constellé.

Le moteur Johnson ronfle et nous filons, mesurant la distance par la vitesse approximative de la monture. Naviguer en pleine mer, à l'obscurité de la nuit, dans une frêle embarcation, en dirigeant sa course sur les étoiles, est chose intéressante, mais il est difficile de se défendre d'une impression étrange. Impression de sa petitesse devant la grandeur du firmament et l'immensité de la mer — dans la nuit tout prend des proportions fantastiques. Deux fois nous rencontrons des banquises qui nous apparaissent des châteaux flottants évoluant sur la surface des eaux.

Chacun garde le silence, absorbé dans la contemplation de l'infinie grandeur des œuvres de Dieu. La prière monte du cœur aux lèvres sans que nous le sachions. Pour cette fois, c'est le rebours des choses : ce n'est plus la distraction qui vient troubler l'oraison, mais l'oraison qui chasse toutes les hantises dont l'imagination vagabonde est trop souvent harcelée.

Vers minuit, les aurores boréales s'éveillent. Elles lancent avec rapidité de l'éclair leurs ondulations légères et ténues sur le sombre du firmament ; elles voltigent aux quatre points cardinaux, surgissent de partout à la fois, déroulent avec des effets magiques leur fusées joyeuses comme de la fine laine. Quelquefois l'on dirait une longue théorie de fées jeunes et enjouées escaladant le ciel, ou se formant en cercle pour danser et folâtrer agilement en laissant leurs longs voiles de mousseline blanche et diaphane s'agiter parmi les étoiles.

La nuit passe assez vite. Le matin, vers les neuf heures, nous sommes à la mission d'Attawapiskat.

Dans ce poste tout va lentement parce que le personnel n'est pas très nombreux. En outre, un accident est venu retarder les travaux. Pendant que l'on était à préparer le bois nécessaire aux murs et au toit de l'église, l'arbre de couche de la scierie mécanique s'est brisé sans cause apparente. Il a donc fallu attendre de longs mois pour remplacer cette partie défectueuse. Le nouvel arbre de couche arrivé, les ouvriers se sont mis à l'œuvre avec toute l'ardeur que donne l'impatience provoquée par une longue attente.

Le Père Directeur d'Attawapiskat m'exprime son embarras : "Comment nous procurerons-nous le matériel de la toiture ? Essaierons-nous de faire des bardeaux ? Le

seul bois utilisable à cette fin est l'épinette, mais ce bois est si nouveau et de qualité si inférieure, est-ce qu'il vaut la peine d'en faire des bardeaux ? Il y a bien cette autre alternative, celle d'acheter des feuilles métalliques galvanisées... mais le prix en est élevé... et le coût du transport si onéreux !" A cet exposé de la situation, je ne sais que répondre. Finalement, je règle la question d'une manière qui n'est pas trop compromettante. — Attendons, cher confrère, la Providence y verra.

Pendant quatre années, j'ai exercé le Saint Ministère à Attawapiskat. Mes anciennes ouailles me viennent visiter tour à tour, me racontant leurs misères. Ces chers enfants ont bien souffert du froid et de la faim pendant l'hiver. Leurs traits amaigris, leur teint pâle et hâlé, leurs loques sordides me le disent assez. Vraiment, jamais je ne les ai vus dans un semblable dénument.

Je citerais le cas d'une famille qui eut beaucoup à souffrir et qui, même, vit la mort de très près. Cette famille composée du mari, de la femme, de trois enfants et d'un jeune homme sans parents que l'on gardait par charité, se vit pressée par la famine. Elle partit pour un autre terrain de chasse à la recherche du gibier. Elle marcha cinq longs jours et des parties de nuit sans rencontrer aucune proie, ni lièvre, ni perdrix, ni caribou... Toute la nourriture absorbée pendant cette marche pénible fut une vieille peau d'orignal qui servait de natte au fond de la tente. Afin d'éviter la mort, l'on fit bouillir cette peau sèche, racornie, malpropre, jusqu'à ce qu'elle fût réduite en une sorte de glue et ce fut là toute la subsistance des voyageurs. La marche devint de plus en plus lente et pénible, car les forces diminuaient, le raquettes se faisaient lourdes aux pieds, les bagages encombrants. En hiver, quand l'Indien pérégrine, il traîne avec lui tout son avoir ; tente, poêle, couvertures, ustensiles de cuisine, etc. Ajoutons à cela l'inquiétude croissante de chaque jour, l'angoisse poignante devant l'incertain et l'inconnu, puis l'abandon dans le grand silence blanc, détresse qui pousse à des sentiments de désespoir, l'infortune des parents à la vue des petits enfants pleurant de faim et de froid, exténués et demi-vivants, spectacle qui tenaille encore plus que la faim.

Dans l'après-midi du cinquième jour, le jeune homme sentit ses forces le trahir. Affaibli, il s'arrêtait souvent et ses arrêts se prolongeaient de plus en plus. On lui suggéra de marcher en tête de la caravane, afin qu'il ne fût pas exposé à rester seul, mais il répondit : "Ne soyez point inquiets à mon sujet ; continuez, je vais me reposer et je vous rejoindrai certainement au campement du soir. Allez, je suivrai vos traces". Sur ces instances l'on poursuivit la marche.

A la nuit tombante, les voyageurs aperçurent un échafaudage où l'on avait mis du poisson